PRÉFACE

Jean-Baptiste de la Salle attire aujourd'hui tous les regards.

L'Église illumine son front d'une gloire qui dépasse toutes les ambitions humaines, en lui décernant les suprêmes honneurs du culte. Le 19 février 1888, Léon XIII le déclarait « Bienheureux » ; le 24 mai 1900, il le mettait solennellement au rang des « Saints ».

L'État, à son tour, l'a signalé à l'attention publique. Car, après avoir emprunté aux Frères leurs programmes et leurs méthodes, il les a chassés des écoles officielles. Mais, en le frappant dans la personne de ses fils, il n'a fait qu'accroître la popularité du père.

Les Frères enfin, répandus dans toutes les parties du monde, animent de son esprit leurs milliers d'écoles populaires, et font connaître et bénir son nom par toutes les races humaines.

Ce que fut, durant les années de son existence mortelle, une vie si glorieusement épanouie, notre livre essayera de le dire. L'auteur s'est proposé de mettre en lumière l'héroïsme de la vie privée et la fécondité de la vie publique de Jean-Baptiste de la Salle.

Dans un temps où les fortes vertus des premiers siècles semblent énervées, il y a de l'intérêt à les voir revivre, à peu de distance de notre génération, dans le plein jour de l'histoire moderne, intègres, puissantes, sans compromission et sans fadeur, rappelant les plus

illustres exemples des anciens solitaires et des plus grands apôtres.

Jean-Baptiste de la Salle accomplit, en effet, avec simplicité, les sacrifices les plus coûteux à la nature et les plus rares même parmi les chrétiens.

Héritier d'une grande fortune, il s'en défait pour la donner aux pauvres; pourvu d'une riche prébende à la métropole de Reims, il se démet en faveur d'un humble prêtre : voilà comme il se joue des biens de ce monde.

D'un tempérament délicat, élevé dans le confortable ordinaire aux gens de condition, il embrasse un régime austère et commun, auquel il assujettit par violence sa nature en révolte; il meurtrit sa chair de sanglantes disciplines, et la dompte nuit et jour par les cilices et les chaînes de fer : son corps, traité comme une victime, est condamné à un martyre qui dure quarante années.

L'amour-propre est soumis à non moins de rigueur. Jean-Baptiste renonce à ses droits d'aîné pour entrer dans le clergé; chanoine d'une illustre métropole, il en sacrifie les honneurs pour vivre caché parmi de pauvres maîtres d'école. Là, il ne se prévaut ni de son nom, ni de sa naissance, ni de son caractère sacerdotal, mais il ne cherche qu'à tenir le dernier rang, et la grande ambition de sa vie est de se démettre de la supériorité; dans la maison même qu'il gouverne, il se cache et il obéit.

Dans ses actes, rien qui sente la pose. En les accomplissant, le Saint ne fait que suivre les inspirations de sa conscience. Une foi profonde, toujours pure, le guide vers l'idéal tracé par les conseils évangéliques; une piété vive et ardente, toujours saine, alimentée par de pieuses lectures et des oraisons prolongées, soutient son courage et renouvelle chaque jour ses forces.

A le voir rechercher les profondes solitudes, on dirait un moine de l'ancienne Thébaïde égaré dans nos siècles de fiévreuse activité. Cette vie intense, qui s'exprime par de si fortes vertus, ne va-t-elle pas se concentrer tellement

sur elle-même, qu'elle soit perdue pour la société? Le monde peut le craindre; mais les chrétiens savent, par la foi, qu'une vie sainte, fût-elle comme fondue en prières et en sacrifices, profite toujours à l'humanité.

Au reste, la fécondité extérieure n'a pas manqué à la vie de Jean-Baptiste de la Salle. Plus il prend soin de la contenir, plus elle déborde. Il ne commence rien par sa volonté propre; il n'agit que sous les inspirations de la Providence. Mais toutes ses œuvres, humbles à leurs débuts, sont des germes qui se développeront. Considérées dans leur épanouissement actuel, les institutions dues à son initiative révèlent, en lui, l'une des plus grandes forces sociales des derniers siècles.

Lorsqu'il ouvre, à Reims, une première école gratuite, il ne se propose que de recueillir et d'évangéliser les enfants pauvres qui vagabondent dans les rues. En fait, c'est l'école populaire, gratuite, offerte à tous, qui prend naissance dans cette première entreprise.

Pour tenir les classes, il réunit des jeunes gens dont il fait des maîtres; il leur apprend l'art d'enseigner, il leur fait puiser dans la piété le dévouement; il abandonne son hôtel pour vivre pauvrement au milieu d'eux : voilà un Institut qui commence; l'Église y trouvera des religieux fervents et des apôtres zélés, le peuple des amis sincères et des instituteurs dévoués; de nombreuses congrégations enseignantes se modèleront sur ce type nouveau de vie religieuse.

Les curés des villages veulent aussi des maîtres pour leurs écoles; s'il ne peut leur donner des Frères, il formera du moins, pour eux, des laïques instruits. Il ouvre alors des séminaires de maîtres de campagne, où des jeunes gens pieux viennent puiser les vertus et les méthodes qui font les bons éducateurs; il crée ainsi des écoles normales, dont le plein épanouissement n'aura lieu que deux siècles plus tard.

Sur la paroisse de Saint-Sulpice, on l'invite à recueillir,

chaque dimanche, les apprentis désœuvrés. Il leur ouvre en effet ses écoles, leur fait enseigner l'arithmétique et le dessin, et leur donne une solide instruction religieuse : il prélude, par là, à la création des patronages de jeunes ouvriers et à la fondation des classes d'adultes. C'est aussi l'enseignement professionnel qui débute.

A Rouen, les commerçants et les manufacturiers lui confient leurs enfants, afin qu'il les prépare, en dehors des études classiques, aux carrières industrielles et commerciales. Il reçoit ces jeunes pensionnaires; il élabore, pour eux, un nouveau programme d'études, très pratique, supérieur au programme des petites écoles. C'est l'enseignement moderne, distinct de l'enseignement classique, qu'il crée de toutes pièces; les Frères le développeront avec succès, et l'État, sous le second Empire, le leur empruntera.

Il gouverne par le bon sens toutes ses écoles. De ce qui s'est fait jusqu'à lui, il ne retient que ce qui est raisonnable; il veut que de jeunes Français apprennent à lire dans leur langue; dans ses classes remplies de nombreux élèves, il abolit l'enseignement individuel pour y substituer le mode simultané. Il inaugure de la sorte cette méthode féconde, qui, depuis trente ans, a fini par s'implanter dans toutes nos écoles, si bien que c'est la pédagogie de Jean-Baptiste de la Salle qui régit l'instruction primaire.

Une vie dont l'influence sociale a été si profonde et si durable, méritait d'être connue du public.

Ce n'est pas que plusieurs écrivains, entre autres Blain, Garreau, Salvan, Ravelet, Lucard, n'aient déjà raconté les vertus et les œuvres du fondateur des Frères. Mais, pour des raisons diverses, leurs travaux ne sont guère sortis de la sphère où se meuvent les Frères des Écoles chrétiennes. Le livre de Blain, assurément le meilleur, est moins une histoire qu'un volumineux traité de spiritualité, dont Jean-Baptiste de la Salle lui fournit

le thème. Lucard avait amassé les matériaux d'une œuvre importante; mais le défaut d'art déprécie son mérite. Les autres biographes analysent Blain, simplement.

Nous n'avons rien négligé pour donner à notre travail le caractère strictement historique. Nous étions persuadé, en effet, que les Saints perdent toujours à entrer dans la légende, et que leurs exemples sont d'autant plus aptes à nous porter au bien qu'ils nous apparaissent plus sûrement contrôlés.

Dans cet esprit, nous nous sommes mis à la recherche de tous les documents capables de nous éclairer, et nous tenons à remercier ici les amis dévoués qui nous ont aidé dans cette tâche ardue. Le lecteur trouvera, à la fin de ce volume, l'indication des sources où nous avons puisé : archives, manuscrits, biographies du Saint, livres divers. Un grand nombre de pièces inédites ont pu prendre place dans les pages qui suivent.

Quelque retirée qu'ait été la vie de Jean-Baptiste de la Salle, elle ne s'est pas déroulée indépendante de son milieu : il a ressenti les influences de son siècle, et il a lui-même agi sur son siècle. C'est pour mieux faire sentir cette action réciproque, que nous avons, à plusieurs reprises, raconté les événements et décrit les institutions de l'époque où il a vécu. Son œuvre fût demeurée incomprise, si, par exemple, nous n'avions pas mis le lecteur au courant de la situation scolaire à la fin du XVIIe siècle.

Enfin, nous avons tenu à mettre en relief son rôle social. Ses vertus privées lui sont communes avec tous les autres Saints que l'Église honore; son rôle social est le caractère particulier qui le marque aux yeux de la postérité.

Cependant, il eût été injuste de ne pas accorder à ses vertus privées la place que lui-même leur a donnée dans sa vie. Le lecteur eût mal connu notre Saint, s'il n'avait pas clairement vu que Jean-Baptiste de la Salle

trouva dans l'oraison, dans la mortification, dans le détachement des créatures, dans la régularité parfaite, le secret de sa force et la vraie cause de son succès dans les œuvres. Pour mieux pénétrer la puissante vie concentrée dans son intérieur, nous avons longuement cité ses lettres et ses autres écrits, nous avons soigneusement recueilli tout ce que Blain nous avait conservé de ses discours. Nous espérons qu'ainsi, sans cesser d'être une histoire, notre livre sera encore une source d'édification.

Ce livre, je le dédie, comme un hommage de la compagnie de Saint-Sulpice, au plus glorieux de ses élèves. C'est à Saint-Sulpice que Jean-Baptiste de la Salle se forma aux vertus sacerdotales, sous la direction de M. Tronson. Il eut toujours, au séminaire, ses meilleurs amis, et, au début de ses écoles, il vint souvent y chercher des encouragements. Ce fut la paroisse qui établit ses écoles à Paris, et qui nourrit plus de vingt ans la communauté naissante. S'il eut quelque différend avec M. de la Chétardye, au sujet de la conception de son Institut, il n'en trouva pas moins en lui, pour son œuvre, un protecteur zélé. Le frère Barthélemy, son successeur, s'appuie sur M. Leschassier pour repousser les avances du jansénisme. A l'époque du rétablissement, en 1810, M. Émery préserve l'Institut des clauses gallicanes que l'État voulait introduire dans ses statuts. Puisque des liens si étroits, unissent Saint-Sulpice et les Frères, on ne sera pas surpris qu'un prêtre de Saint-Sulpice ait pris à tâche de glorifier dans l'histoire le fondateur des Frères.

Paris, en la fête de saint Joseph, 19 mars 1900, de ce couvent des Carmes que Jean-Baptiste de la Salle sanctifia de sa présence.

J. G. s.-s.

LES ÉCOLES PRIMAIRES

AVANT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

Pour faire comprendre l'œuvre de Jean-Baptiste de la Salle, nous croyons nécessaire d'exposer à grands traits l'histoire de l'enseignement primaire, et de déterminer la situation des petites écoles en 1679, au moment où notre Saint entre en scène. Également soucieux de ne point exagérer et de ne point diminuer son rôle dans les œuvres d'éducation, nous devons faire revivre le milieu scolaire dans lequel il apparut [1].

I

Dès le IVe siècle, on trouve dans les Gaules la trace des écoles chrétiennes. Sans parler des anciennes écoles municipales, que les cités confièrent dès lors à l'autorité ecclésiastique [2], on voit s'ouvrir près des églises cathédrales des

[1] Nous ne pouvons donner ici toute la bibliographie du sujet, tant elle est abondante depuis les recherches provoquées par M. Marius Sepet. On la trouvera suffisamment développée dans le livre de M. des Cilleuls, *Histoire de l'enseignement libre dans l'ordre primaire en France*, p. 54, et dans l'article de M. l'abbé Allain, publié dans la *Revue des questions historiques*, t. XXXIII. Le livre d'ensemble le plus précis est celui de l'abbé Allain : *l'Instruction primaire en France avant la Révolution*. — [2] Des Cilleuls, p. 2.